

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°18 - décembre 2006

L'OPMA organise un débat

"DES ACTIVITÉS À RISQUE
DANS UNE SOCIÉTÉ SÉCURITAIRE "
avec **David LEBRETON**,
anthropologue, professeur
à l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

Le débat se poursuivra à partir de différents
témoignages apportés par des acteurs de terrain
tels que : alpiniste, guide, spéléo, maire,
responsable de Parc.

samedi 20 janvier 2007
Maison du Tourisme - Grenoble

EDITORIAL

Nous n'avons pas fini de nous interroger sur ce qu'est l'alpinisme. La discussion amorcée dans les précédentes Lettres s'est poursuivie sur le thème défendu par Gilles Rotillon, celui de l'alpinisme dans son rapport à la mort. Faut-il voir dans ce rapport l'essence de l'alpinisme, comme le soutien G. Rotillon ? Ou bien dire plutôt avec Bernard Vartanian que « l'alpinisme est, comme la vie de l'alpiniste, en mouvement. C'est une tension vers le haut avec la rémanence du risque apprivoisé comme est apprivoisée, au fil du temps, l'idée de la mort ». Et il ajoute que « cette pratique particulière qu'est l'alpinisme, donne du sens - vers le haut - à cet intervalle de temps qui est la vie et que l'on va transformer ainsi en destin ou chemin ».

Les contributions contenues dans cette livraison de la Lettre de l'OPMA résument nos premières discussions. *Nous souhaitons qu'elles soient une invitation au débat, et qu'elles suscitent d'autres contributions* sur un thème psychologiquement et socialement important.

Ce débat mène de manière plus générale à une question au centre de tous les problèmes que posent aujourd'hui les activités sportives en montagne, la question de la place du risque dans les sports de pleine nature. Elle sera discutée lors d'**une journée d'étude** organisée par notre observatoire le 20 Janvier 2007 à Grenoble **sous le titre : « Des activités à risque dans une société sécuritaire »**. La rencontre s'articulera autour d'**une intervention du sociologue David Lebreton** et de plusieurs exposés sur des expériences de terrain. Tous ceux qu'une telle journée intéresse, sont invités à prendre contact avec l'OPMA.

Bernard Amy

Sommaire :

- **Editorial** : p. 1
- **Evolution des pratiques** :
G. Rotillon - p. 2 à p. 4
- **Définir l'alpinisme** :
B. Amy - p. 4 à p. 5
- **Alpinisme : deux versants**
P. Keller - p. 5 à p. 6
- **L'art de gravir les montagnes** :
B. Vartanian - p. 6 à p. 8

Les précédents numéros
de la Lettre de l'OPMA
sont accessibles à l'adresse

<http://perso.wanadoo.fr/cafgo/index.html>

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Pour lancer le débat

Deux citations significatives :

- « L'essence des pratiques liées à la montagne et recourant à l'escalade en tant que technique de progression, c'est leur rapport à la mort » (G. Rotillon, dans *La montagne, terrain de jeu et d'enjeux*, éditions du Fournel 2006).
- « L'alpinisme est l'art de parcourir les montagnes en affrontant les plus grands dangers avec la plus grande prudence » (René Daumal, dans *Mont analogue*).

Et des questions surgies dans la préparation de ce numéro de La Lettre :

- La prise de risque ne comporte-t-elle pas toujours un rapport à la mort ?
- N'y a-t-il pas une gradation dans le risque ?
- Le risque de ne pas revenir indemne est-il différent d'un risque mortel ?
- Le risque existe, même quand on n'en a pas conscience ... Les alpinistes ne font-ils pas (souvent) des choses risquées sans en avoir conscience ?
- Le risque choisi et le risque subi se vivent-ils différemment ?
- Est-il vrai que plus on va en haute montagne et croissent les difficultés, plus augmente la conscience du risque ?
- L'alpinisme commence-t-il quand la pratique de la montagne comporte, consciemment, de l'incertain, de l'aléatoire ? - quand j'ai conscience et décide de m'engager dans une pratique aléatoire ?

Premières contributions au débat

Gilles Rotillon poursuit ici une réflexion engagée de longue date à partir de la thèse énoncée ci-dessus et déjà exposée dans le n° 16 de La Lettre.

Comprendre l'évolution des pratiques actuelles

Si j'ai avancé un jour, il y a plus de 15 ans, cette thèse, sur l'alpinisme et son rapport à la mort, ce n'était pas pour le plaisir de provoquer ou d'être original. C'était le résultat d'une longue réflexion issue d'une longue activité militante au sein de la Fédération Sportive et Gymnique du Travail (FSGT) et d'une analyse

économique sur l'évolution des pratiques de montagne.

Pendant plus de 20 ans, avec d'autres camarades au sein de la FSGT nous avons cherché à faire de l'alpinisme un sport populaire, c'est à dire accessible au plus grand nombre et non pas réservé à une élite sociale, seule capable (par exemple) de se payer un guide. Nous avons quelques slogans du type « ni guide, ni client » ou « je conduis les courses que je fais »... et nous prônions la « pratique en responsable ». Avec mon ami Louis Louvel, nous avons tiré le bilan de l'échec de notre tentative de rendre l'alpinisme populaire dans un livre publié en 1985 et titré *L'alpinisme ?...laisse béton*, où nous suggérions que si popularisation il

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Gilles Rotillon

pouvait y avoir, c'était celle de l'escalade dite aujourd'hui aseptisée (je récusé pour ma part l'emploi de ce qualificatif dévalorisant) ou sportive et pour laquelle nous suggérons le développement de structures artificielles. Le développement ultérieur de l'alpinisme « classique » et de l'escalade ne nous a pas donné complètement tort, même si l'escalade est encore loin d'être un grand sport populaire. Nos analyses ne restaient pas seulement théoriques. Elles débouchaient sur des réalisations pratiques comme l'équipement de la falaise de Hauteroche qui a été la première falaise équipée de manière moderne avec un niveau de protection identique quel que soit le niveau de la voie, permettant à des débutants de faire leurs premières voies en tête (la pratique en responsable). Aujourd'hui, certains la trouvent « engagée » alors qu'à son ouverture le guide du COSIROC la qualifiait de suréquipée !

C'est d'abord de ce constat d'un développement différencié de l'alpinisme classique (stagnant) et de l'escalade « moderne » (sur falaise équipée « béton ») qu'est née ma thèse sur le rapport à la mort, présent dans l'un (l'alpinisme) et pas dans l'autre (l'escalade). C'est cette distinction qui pour moi **permet de comprendre la rupture de fait entre ces deux activités**, le développement de l'une et pas de l'autre. Bien entendu, il existe des personnes qui pratiquent les deux et pour l'instant certains le font au plus haut niveau, mais pour le plus grand nombre des grimpeurs, l'alpinisme est une autre activité (et réciproquement). Comme je l'ai déjà écrit plusieurs fois, ce n'est pas Edlinger qui a permis le développement de l'escalade, c'est la tige de tendeur.

Déséquipez aujourd'hui les falaises « aseptisées » et le nombre de pratiquants chutera immédiatement ; il ne restera plus que les alpinistes. Comment imaginer que de voir un type, visiblement affûté, se balader en solo sur des parois surplombantes pourrait inciter des centaines de milliers de gens à faire la même chose ! Et évidemment, ils ne font pas la même chose, ils font de la (petite) falaise très équipée et souvent en moulinette. Bref, ils éliminent le risque de mort ! Et la société en rajoute des couches. La sécurité, les normes diverses, la jurisprudence... tout va dans ce sens.

Cette distinction me semble aussi fondamentale pour les guides. J'ai essayé de le dire à la conférence-débat organisée par le SNGM en 2003. Si les guides, en tant que professionnels, cherchent à maintenir, voire à développer, une demande solvable ils ne peuvent espérer le faire que dans le secteur de l'escalade (risque de mort exclu donc). Dans l'alpinisme le bien qu'ils vendent est essentiellement de la sécurité. Ils ne peuvent donc pas pratiquer la montagne avec des clients comme ils le feraient (et le font) en amateurs. Il est évidemment possible de transformer petit à petit des clients en amis, puis de pratiquer avec eux (presque) comme en amateur, mais il existe quand même un rapport marchand entre les deux. Et imaginer que c'est sur cette base que les guides **en tant que corps de métier** pourront se maintenir, que les jeunes arriveront à vivre de ce métier, que la quarantaine passée ils ne décrocheront pas, c'est s'illusionner sur ce qui est au cœur de la transaction marchande entre un guide et un client.

Voilà pour moi l'intérêt essentiel de ma thèse. Elle permet de donner une explication aux évolutions constatées des

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Gilles Rotillon

pratiques actuelles de nos activités. Ce n'est pas une thèse sur les motivations des alpinistes. Je ne dis pas que les alpinistes font de la montagne **parce qu'ils** veulent mettre leur vie en jeu, mais qu'en en faisant, ils ont intérêt à en être conscients. Bien sûr, il y a des différences entre la pratique de haut niveau, où ce rapport à la mort est beaucoup plus présent, et les autres formes d'alpinisme de loisir. Mais il n'en est jamais absent et il vaut mieux le savoir, ce qui ne veut pas dire non plus qu'on doit y penser à tout instant quand on est en montagne.

Un dernier mot sur la mort. C'est un mot qui semble inquiéter. Ce n'est qu'un simple mot qui désigne une réalité, sans doute une des seules choses sur terre dont on puisse être sûr. En lui-même il ne contient rien de terrifiant. Accepter notre disparition est la seule chose raisonnable à faire face à la certitude de son occurrence. La sagesse nous dit Marcel Conche doit « comporter la volonté de donner le plus de valeur possible à cette vie qui va périr ». C'est une philosophie que je partage sans pourtant prétendre (hélas) à suffisamment de sagesse.

Bernard Amy

Le débat est parti de la thèse de Gilles Rotillon : « L'essence des pratiques liées à la montagne et recourant à l'escalade en tant que technique de progression, c'est leur rapport à la mort. Pour classer une pratique dans l'alpinisme il y faut deux conditions : que la pratique se déroule en montagne (même à vaches) et que la certitude de revenir vivant ne soit pas égale à un ».

Cette thèse rejoint celle de Paul Yonnet quand il écrit dans son livre « La montagne et la mort » : « Le sujet de l'alpinisme, c'est de tenter d'approcher la limite de la vie et de la mort ... C'est de traquer ce point limite où la mort apparaît au fond comme une suite de la vie...»

Rotillon et Yonnet ont raison en ce qui concerne les formes d'alpinisme qu'ils ont étudiées, mais celles-là seulement. Ils ne peuvent pas étendre à l'alpinisme dans son ensemble ce qu'ils ont observé sur des cas particuliers.

Je suis d'accord avec Paul Keller : l'essence de l'alpinisme n'est pas dans le rapport à la mort, mais dans le rapport à la montagne. J'ajoute : le rapport à la montagne et surtout à toutes ses dimensions symboliques.

Et si la mort fait bien partie de l'alpinisme dans l'ensemble de ses pratiques, c'est la possibilité de la mort. Ce que revendique l'alpiniste, ce n'est pas le risque mortel, c'est que ce risque puisse être mortel pour certains. Il demande, non de mourir en montagne, mais de pouvoir parfois y risquer sa vie.

Une fois encore, il est vrai qu'il y a une forme d'alpinisme qui répond à la définition de Rotillon et de Yonnet. Mais ce n'est qu'une forme parmi d'autres, et elle ne constitue pas l'essentiel de l'alpinisme. Pour moi, l'essence de l'alpinisme est ailleurs. Et pour la trouver, il faut se demander ce qui différencie vraiment l'alpinisme des autres sports ou pratiques.

On peut mourir en montagne, et l'alpiniste demande à pouvoir le faire. Mais des pratiques qui revendiquent la possibilité de mourir, il y en a d'autres (tauromachie, kayak en eau vive, base jump, etc. sans compter la guerre).

L'aventure et la découverte d'un univers autre font partie de l'alpinisme.

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Bernard Amy

Mais il y a bien d'autres pratiques qui sont aventureuses et exploratoires.

Faire de l'alpinisme, c'est d'abord partir de chez soi. Mais il y a d'autres façons de quitter son territoire familial.

L'escalade est une discipline à la fois sportive et mentale exceptionnelle.

Mais il y a d'autres moyens d'éprouver ce que l'on y éprouve.

L'alpinisme est une pratique ascétique et physiquement rustique qui fortifie l'âme et fait que l'on se trouve soi-même pour reprendre une expression un peu galvaudée - il vaudrait mieux dire : que l'on s'éprouve soi-même. Il y a bien d'autres manières d'aller à la rencontre de soi-même.

L'alpinisme est une pratique libertaire qui permet d'éprouver tous les plaisirs de l'autonomie et de la responsabilité. Il y a d'autres moyens de se sentir libre.

Mais alors, qu'est-ce qui différencie vraiment l'alpinisme des autres pratiques, qui fait que son centre n'est pas là où sont leurs centres ? Pour moi, c'est dans le fait de monter, d'ascensionner. Et la mort n'a rien à voir dans cela. *Aucune autre pratique ne permet de monter vers le ciel tout en s'éloignant des hommes, tout en se mettant au-dessus d'eux, en toute autonomie et par ses propres forces. Et ça, c'est la montagne qui le permet, parce qu'en plus d'être un territoire autre, elle est au-dessus de nous.*

S'il me fallait caractériser l'alpinisme en quelques mots, ces derniers («la montagne est au-dessus de nous») me paraissent contenir explicitement et implicitement tout ce qu'il faut.

Pour répondre à la question qui ouvrirait ce débat : non, il ne faut pas courir des risques mortels en montagne pour pouvoir se dire alpiniste.

Hélène Albarel

Je voudrais vous faire part d'une réflexion, suite au dernier bulletin (n° 16) : le «risque mortel» fait partie de notre condition humaine ; la pratique de la montagne nous permet de renouer, de façon profonde, avec cette grande aventure qu'est la vie ; ce n'est pas l'attrait de la confrontation avec ses limites mortelles, mais plutôt le désir d'être partie d'un tout en acceptant les risques.

Paul Keller

Que signifie l'utilisation par Gilles Rotillon des termes : *essence* (ou *principe*), pour définir l'alpinisme ? Qu'exprime ce vocabulaire ? L'Alpinisme serait-il un concept avant d'être une pratique ? Une *essence* de l'alpinisme conditionnerait-elle toutes ses modalités ? Je n'arrive pas entrer dans cette problématique philosophique pour parler de l'alpinisme, ni à placer l'alpinisme sous le signe de la mort en donnant à celle-ci une place centrale dans sa définition ou dans sa pratique.

Mais peut-être Gilles *veut-il* plus simplement dire que, à ses yeux, ce qui est essentiel dans la pratique de l'alpinisme, c'est le rapport à la mort qu'il impose ou propose. La raison d'être de l'alpinisme serait de confronter l'alpiniste à la mort, à sa propre mort. Pour celui-ci, serait-ce aussi la raison principale de sa pratique de l'alpinisme ? sa motivation secrète sinon son intention ? Sans doute Gilles ne va-t-il pas jusqu'à dire cela. Il se défend même de l'affirmer. C'est pourtant la question qui semble l'habiter. En tout état de cause, la radicalité de son propos nous oblige à nous interroger sans faux-

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Paul Keller

fuyants et à nous demander ce qui, dans l'alpinisme, nous motive et nous mobilise.

En reprenant ici la discussion déjà engagée avec Gilles (in *La montagne oubliée*¹,) et en relisant plusieurs des réactions que provoque sa thèse, mon impression croissante est qu'il y a bien deux manières différentes de pratiquer l'alpinisme et d'en parler.

L'une est tournée vers la montagne à découvrir, vers des sommets à gravir ou à vaincre (si l'on se veut conquérant). Ici, l'alpiniste a la montagne pour vis à vis. Il se confronte à elle. Le rapport est d'altérité. Il pourra être plus ou moins marqué par des besoins esthétiques, sportifs ou même économiques, mais la priorité est donnée au rapport à ce milieu ou à ce monde spécifique qu'est la montagne. Et plus l'alpiniste s'implique lui-même dans ce rapport, plus il prend la mesure de ses limites : il prend conscience de sa finitude et de ce qu'il est mortel. L'alpinisme est une aventure en montagne et avec elle, dont la mort fait partie du paysage.

L'autre attitude tourne l'alpiniste vers lui-même dans une quête existentielle dont la montagne offre la possibilité d'aller le plus loin, jusqu'aux frontières du possible. Affronter des risques extrêmes, c'est alors moins vouloir se dépasser ou faire mieux que les autres, que chercher à parvenir au bout de soi-même, au plus intime ou au plus décisif. Quelques uns le disent clairement. « Le sujet de l'alpinisme c'est de tenter d'approcher la limite de la vie et de la mort », dit Paul Yonnet. « L'alpinisme, c'est la recherche de la partie la plus cachée de soi-même, son âme », dit Ivano Ghirardini. Ici, l'alpinisme est une aventure intérieure où la mort occupe une place centrale.

Ce sont deux « types » d'alpinisme qu'on ne trouve jamais à l'état pur, mais qui indiquent des pentes, des tendances où chacun peut reconnaître ses propres priorités. D'un côté la démarche dominante met l'accent sur le chemin à inventer dans un monde à découvrir ; de l'autre elle s'attache d'abord à la « paroi intérieure », à la « montagne intérieure » (L. Daudet²).

À mes yeux, il est clair que, dans l'alpinisme, ce qui est significatif et central, essentiel, c'est son rapport à la haute montagne. Le rapport à la mort n'est certes pas indifférent, mais il vient après comme sa limite. L'alpinisme se définit par son centre, non par sa limite.

Bernard Vartanian :

« L'art de gravir les montagnes »
(extraits)

À l'écoute de René Daumal

« L'alpinisme est l'art de gravir les montagnes en affrontant les plus grands dangers avec la plus grande prudence. » écrit René Daumal, et il ajoute que l'art est « l'accomplissement d'un savoir dans une action. » Ce savoir s'acquiert par l'esprit et le corps. L'alpiniste va s'exprimer dans l'action, va rencontrer les dangers les plus grands, liés à la montagne et à lui-même ; René Daumal insiste sur ce dernier point et nous conseille : l'alpiniste doit réfléchir aux conséquences de son action pour éviter l'accident et sans cette grande prudence, l'action serait donc téméraire. Mais René Daumal écrit aussi qu'« en deçà [de cette

¹ Paul KELLER, *La montagne oubliée*, Chamonix, Ed. Guérin 2005 p. 150 sq.

² Lionel DAUDET, *La montagne intérieure*, Paris, Ed Grasset 2004 p. 299 - 301

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Bernard Vartanian :

témérité], il y a insatisfaction. ». Pour obtenir des satisfactions, l'alpiniste doit donc, malgré l'extrême prudence recommandée, parvenir à un certain équilibre, en plus de celui qui le maintient sur la pente, en dosant habilement prise de risque et prudence.

Le prix d'un ailleurs

En allant gravir les montagnes, l'alpiniste va franchir la frontière qui sépare deux mondes. Il abandonne le bas où la vie se perpétue le plus confortablement possible, où les dangers naturels sont pratiquement tous endigués, pour s'aventurer vers le haut dans un milieu hostile, stérile et dangereux. En se risquant dans cet ailleurs, il n'est pas certain du succès de ses aventures, mais chacune lui permet d'appivoiser un peu plus la montagne (il en sait chaque fois un peu plus en revenant), jamais de la domestiquer : le « monstre » peut se réveiller à tout moment : à l'extérieur par le brusque changement de temps, une avalanche etc. et malgré la plus extrême prudence, à l'intérieur par la fatigue, un excès de confiance en soi, une erreur « inexplicable », un acte manqué etc. (De très grands alpinistes sont tombés en rappel).

Appivoiser la mort

Naître est un risque mortel. Ainsi la mort nous est donnée avec la vie et peut-être sortons-nous de l'enfance en découvrant vertigineusement la limite de la vie. Est-ce ainsi, gravement, que l'on commence à prendre conscience de notre propre réalité ? Ce moment correspond-il à notre véritable naissance, le début du mouvement incessant de l'être vers une plus profonde connaissance de soi, vers le haut ? Si cette révélation brutale n'est

pas la seule cause de ce réveil, elle en est une d'importance. Ainsi, notre conscience s'éveille par et sur le sombre malheur de la mort. Comment alors comprendre le sentiment d'invulnérabilité de l'adolescent – dans le défi des activités à risques – sinon en le liant au rejet inconscient du souvenir de son enfance et de la perspective de la mort : l'adolescent est ébloui par le futur, il n'a pas de passé. Le passage à l'âge adulte – l'adulte a un passé, une mémoire – serait alors lié à l'acceptation de la mort, et cette acceptation serait l'occasion d'une renaissance.

Pourtant la mort est cachée, massivement éludée ; actuellement c'est une tendance générale, cousine de celle de l'adolescence, mais une tendance sans défi car l'adulte sait la grande vulnérabilité du corps. Il sait que ce n'est pas une machine parfaite et préfère se cacher sa vulnérabilité. A contrecourant des idées reçues, l'alpiniste qui connaît bien sa vulnérabilité côtoie les abîmes (avec prudence certes), avance au bord du vide, à la limite parfois ; abîmes analogues à celui de la conscience qui s'est ouvert un jour lointain devant lui, un jour où il a été pris de vertige devant la mort mais aussi devant l'étendue des possibles.

Le risque du révélé

Dans les revues spécialisées, certains considèrent l'alpinisme comme un art de vivre ; on parle beaucoup de la beauté du geste, souvent de la beauté d'une voie, parfois de celle d'une montagne ; plus rarement de ce que la montagne révèle à l'alpiniste dans sa course particulière contre le temps sur une montagne transfigurée. Ce que la montagne révèle pourrait aider à comprendre l'engagement de l'alpiniste.

Pour un alpiniste, la confrontation à la mort n'est qu'exceptionnelle et non pas

Pour être Alpiniste, faut-il, en montagne, courir des risques mortels ?

Premières contributions au débat

Bernard Vartanian :

systématiquement recherchée. En situation, la confrontation n'engendre aucun plaisir. Par contre, le plaisir de se sortir d'une situation à risque est grand, mais il est de l'ordre du soulagement : en général, on n'est pas fier mais plutôt penaud de s'être laissé piéger. Les plaisirs et joies d'une ascension sont d'une autre nature. L'alpinisme est un jeu dont le but est d'en tirer des satisfactions. Revenir vivant d'une course n'est pas la satisfaction essentielle : ce n'est pas celle qui nous pousse à retourner en montagne. De plus, la conception du risque n'est pas un paramètre fixe : c'est une variable qui évolue avec l'âge de l'alpiniste. L'essence de l'alpinisme n'est donc pas la confrontation au risque mortel. L'alpinisme est, comme la vie de l'alpiniste, en mouvement. C'est une tension vers le haut avec la rémanence du risque apprivoisé comme est apprivoisée,

au fil du temps, l'idée de la mort. N'est ce pas le poids de cette idée insupportable à l'origine qui est le poids réel contre lequel lutte tout alpiniste pour gravir les montagnes ? Gravité qui attire vers le bas et le vide, dont il faut se dégager pour aller plus haut. L'alpinisme pourrait alors être envisagé individuellement comme le reflet dans le miroir de la montagne d'une lente ascension de la conscience vers une connaissance plus aiguë de soi, ce savoir que nous suggère Daumal, celui qui donne sens à la vie, une vie qui devient alors chemin, c'est-à-dire destin, parce qu'on en a admis l'ultime destination.

L'alpinisme est donc bien un art dans le sens où la fonction essentielle d'une œuvre d'art est de révéler en nous quelque chose de mystérieusement caché. En contrepartie il faut accepter le risque, par analogie, de ce que va nous révéler la montagne, ce qu'elle va mettre à nu.

Abonnement : 16 Euros ;

Abonnements de soutien : à partir de 32 Euros

Nom ou raison sociale :

.....

Adresse :

.....

Code postal

*verseEuros pour abonnement à
"La Lettre de l'OPMA"*

*Règlement par chèque établi à l'ordre de "La Lettre de
l'OPMA".*

**A retourner à OPMA - Maison de la montagne
3 rue Raoul Blanchard 38000 Grenoble**

La Lettre de l'OPMA est publiée avec l'aide des abonnés et le soutien financier de : Fédération des Clubs Alpins Français, Comité Rhône-Alpes de la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade, Groupe de Haute Montagne, PETZL, Union des Centres de Plein Air, Syndicat National des Guides de Montagne.

Membres de l'OPMA :

Bernard AMY, Gérard CRETON, Michel ECHEVIN,
Erik DECAMP, Georges ELZIERE,
Alain GHERSEN, Olivier HOIBIAN,
Claude JACCOUX, Paul KELLER,
Florence KOWALSKI, Gilles ROTILLON,
François VALLA, Bernard VARTAGNAN.

Conseiller juridique

Henri BALMAIN

Membres correspondants :

Claude REY, Robert PARAGOT
Jacques MARIN, Jean-Pierre FEUVRIER,
Delphine FABRI